



P. MERIMÉE

CARMEN

adaptation en
1650 mots de
P. de Beaumont



Dans la collection
LE FRANÇAIS UNIVERSEL
ouvrages classés par ordre de difficulté

1^{re} série : moins de 1 200 mots

	ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS
A. Dumas	LA TULIPE NOIRE
F. Cooper	LE TUEUR DE DAIMS
A. Dumas	LE COMTE DE MONTE CRISTO
G. Sand	LA PETITE FADETTE
Th. Gautier	LE CAPITAINE FRACASSE
A. Lesage	GIL BLAS DE SANTILLANE
P. Mérimée	COLOMBA
R. L. Stevenson	L'ILE AU TRÉSOR

2^e série : moins de 1 600 mots

V. Hugo	QUATRE-VINGT-TREIZE
V. Hugo	QUATRE-VINGT-TREIZE II LA TOURGUE
E. About	L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE
Th. Gautier	LE ROMAN DE LA MOMIE
E. Sue	LES MYSTÈRES DE PARIS

3^e série : moins de 2 000 mots

A. de Lamartine	GRAZIELLA
P. Mérimée	CARMEN
H. de Balzac	EUGÉNIE GRANDET
G. Flaubert	SALAMMBÔ

4^e série : moins de 3 000 mots

Voltaire	CANDIDE
Stendhal	LE ROUGE ET LE NOIR
V. Hugo	NOTRE-DAME DE PARIS

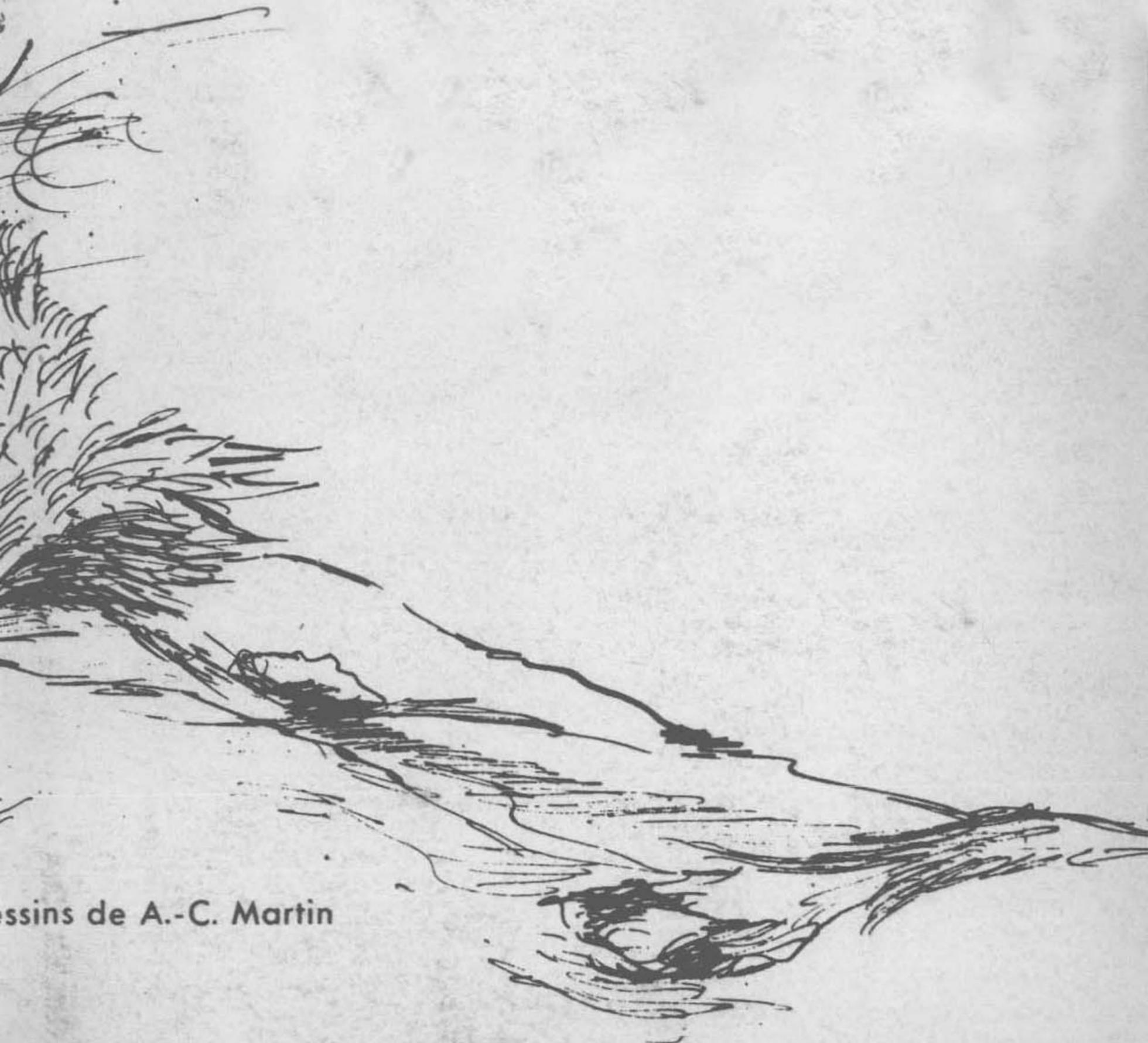
CARMEN a été adapté en 1 650 mots.



P. MERIMEE

CARMEN

adaptation de Pierre de BEAUMONT



dessins de A.-C. Martin

ISBN 2.218-01407.6

© Hatier, Paris - 1969

Vente exclusive hors de France

PREFACE

Prosper Mérimée, né en 1803, mort en 1871, a eu une vie très intéressante. Il a été curieux de tout.

Après avoir travaillé au Ministère de la Marine, il est pris dans son cabinet par le comte d'Agout, Ministre du Commerce, puis de l'Intérieur. En 1834, il est nommé directeur du service des Monuments Historiques. Pendant plus de vingt années, il gardera ce poste, voyageant beaucoup à travers la France. Homme cultivé et artiste, il réussit à sauver de nombreux monuments anciens qui sont aujourd'hui une part importante des richesses artistiques françaises.

A partir de 1853, il fait connaître les grands romanciers russes aux Français. Il cesse alors d'écrire des nouvelles :

Depuis 1823, en effet, il en avait composé de nombreuses. On cite surtout de lui : Mateo Falcone et L'Enlèvement de la Redoute (1829), La Double Méprise (1833), La Vénus d'Ille (1834), Colomba (1840) que nous vous avons déjà présentée et Carmen (1845)...

* Les astérisques* indiquent les mots expliqués à la fin du livre.

Carmen * est une bohémienne (gitana, calli, ou fille d'Égypte) du sud de l'Espagne, chef des contrebandiers, qui méprise la vie des autres, et la sienne. De l'avis de grands écrivains espagnols, l'ouvrage de Mérimée est le meilleur récit écrit par un étranger sur leur pays. L'auteur connaissait bien l'Espagne. Il y était allé à plusieurs reprises et il s'y était fait de nombreux amis. Là, comme en France, en Italie et en Orient, il s'était intéressé à l'art et aux monuments anciens ; il aurait même fait des recherches personnelles, comme il l'indique au début de l'ouvrage.

Dans cette nouvelle, avec des mots simples, des phrases courtes, Mérimée atteint au plus grand art. Le lecteur est pris par la violence des sentiments, la beauté des paysages, l'impression de magie *, de secret et de mystère...

Des peintres, des poètes, des musiciens ont été inspirés par Carmen, comme Stendhal dans *La Chartreuse de Parme* l'avait été par *L'Enlèvement de la Reine*. En 1875, H. Meilhac et L. Halevy ont tiré un opéra de Carmen. La musique est de G. Bizet.

PREMIERE PARTIE



UNE EXCURSION EN ANDALOUSIE

La bataille de Munda a été livrée, il y a dix-huit cents ans, par les fils de Pompée * contre César *. Elle est la dernière pour la défense de la République * de Rome. C'est donc un événement qui vaut la peine qu'on s'en souviennne.

Les géographes pensent qu'elle a eu lieu près de la ville moderne de Monda, à huit kilomètres au nord de Marbella.

Ce n'est pas mon avis. Après avoir relu les récits anciens et trouvé quelques renseignements nouveaux en Espagne même, je pense qu'il faut en chercher le lieu aux environs de Montilla.

Je sentai cependant le besoin de mettre fin aux doutes qui me restaient encore. Aussi, à l'automne 1830, comme je me trouvais en Andalousie *, je décidai de chercher moi-même au nord de Montilla.

Je publierai dans peu de temps une étude sur cette question, et, je l'espère, tous les savants seront alors d'accord avec moi.

En attendant la solution de ce problème géographique, je veux vous raconter une petite histoire.

J'avais loué à Cordoue un guide et deux chevaux, et j'étais parti. J'emportais avec moi quelques chemises seulement et les *Commentaires de César*.

Un jour, j'allais au hasard dans la partie élevée de la plaine de Cachena. J'étais très fatigué. J'avais très soif. Le soleil brûlait et je n'avais plus aucun désir de m'occuper de César et des fils de Pompée. C'est alors que j'aperçus, assez loin du sentier que je suivais, quelque chose qui ressemblait à une prairie.

En m'approchant, je vis qu'un ruisseau se perdait dans un terrain humide. Il sortait d'un passage étroit entre deux hautes montagnes de la sierra de Cabra. J'en conclus qu'en remontant, je trouverais de l'eau fraîche, moins de moustiques et peut-être un peu d'ombre au milieu de rochers.

A l'entrée du passage, mon cheval hennit*, et un autre cheval, que je ne voyais pas, lui répondit aussitôt.

Une centaine de pas plus loin, le passage s'ouvrait sur une plaine étroite. La haute montagne qui l'entourait donnait une ombre fraîche. Il était impossible de rencontrer un lieu qui promît au voyageur un repos plus agréable. Au bas de grands rochers, la source s'élançait avec force et tombait dans un petit bassin dont le fond était couvert d'un sable blanc comme la neige. Cinq ou six beaux chênes verts, toujours à l'abri du vent et rafraîchis par la source, s'élevaient sur ses bords, et la couvraient d'une ombre épaisse. Enfin, autour du bassin, une herbe fine et brillante poussait. Elle offrait un lit meilleur que ceux de toutes les auberges* à quarante kilomètres de là.

Ce n'est pas moi qui avais eu l'honneur de découvrir une si belle vallée. Un homme s'y reposait déjà et sans doute dormait à mon arrivée. Réveillé par les hennissements*, il s'était levé, et s'était rapproché de son che-

val ; celui-ci avait profité du sommeil de son maître pour faire un bon repas de l'herbe autour de la source.

C'était un jeune homme vigoureux, de taille moyenne, mais d'apparence robuste. Son regard était sombre* et fier. Son teint, brûlé par le soleil, était plus foncé que ses cheveux. D'une main, il tenait la bride de son cheval, de l'autre un de ces fusils courts et gros qu'on appelle espingole.

J'avouerai que, d'abord, l'espingole et l'air farouche* du cavalier* me surprirent un peu ; mais je ne croyais plus aux voleurs, j'en avais trop entendu parler et jamais rencontré.

D'ailleurs, j'avais vu beaucoup d'honnêtes fermiers s'armer pour aller au marché voisin le plus tranquille, et la vue d'un fusil n'était pas une raison pour douter de la moralité de l'inconnu.

« Et puis, me disais-je, que ferait-il de mes chemises et des *Commentaires de César* ? »

Je saluai donc l'homme à l'espingole d'un signe de tête familier, et je lui demandai en souriant si j'avais troublé son sommeil.

Sans me répondre, il me regarda de la tête aux pieds ; puis, satisfait probablement de son examen, il considéra avec la même attention mon guide, qui s'avavançait. Je vis celui-ci pâlir et s'arrêter. Il avait évidemment peur.

« Mauvaise rencontre ! » me dis-je. Mais je pensai qu'il était prudent de ne montrer aucune inquiétude. Je



descendis de cheval ; je dis au guide de débrider *. Puis je me mis à genoux au bord de la source, j'y plongeai la tête et les mains ; enfin je bus.

J'observais cependant mon guide et l'inconnu. Le premier s'approchait sans plaisir ; l'autre ne semblait

pas vouloir nous faire de mal, car il avait lâché la bride * de son cheval, et son espingole n'était plus tenue à la hauteur de nos poitrines, mais elle était dirigée vers le sol.

Il paraissait s'intéresser bien peu à moi. Je décidai de ne pas faire semblant de m'en apercevoir, je m'étendis sur l'herbe et, comme si je n'avais rien à craindre, je demandai à l'homme à l'espingole s'il n'avait pas un briquet * sur lui. En même temps, je tirais mes cigares * d'une de mes poches. L'inconnu, toujours sans parler, chercha dans sa poche, prit son briquet et se dépêcha de me donner du feu.

Evidemment, il devenait plus aimable, car il s'assit en face de moi, toutefois sans quitter son arme. Mon cigare allumé, je choisis le meilleur de ceux qui me restaient, et je lui demandai s'il fumait.

— Oui, monsieur, répondit-il.

C'étaient les premiers mots qu'il faisait entendre, et je remarquai qu'il ne prononçait pas l's à la manière andalouse * ; j'en conclus que c'était un voyageur comme moi, moins intéressé seulement par l'histoire.

— Vous trouverez celui-ci assez bon, lui dis-je et je lui présentai un excellent cigare de La Havane.

Il me fit un rapide salut de la tête, alluma son cigare au mien, me remercia d'un autre signe de la tête, puis se mit à fumer avec l'apparence d'un très grand plaisir.

Il laissa échapper lentement la fumée par la bouche et le nez et s'écria :

— Ah ! Il y a bien longtemps que je n'ai pas fumé !

En Espagne, un cigare donné et reçu établit des relations, comme en Orient le partage du pain et du sel.

Mon homme parla plus que je n'avais espéré. D'ailleurs, bien qu'il dût être né dans la région de Montilla, il paraissait connaître le pays assez mal. Il ne savait pas le nom de la charmante vallée où nous nous trouvions ; il ne savait pas non plus les noms des villages des environs. Quand je lui demandai s'il avait vu des murs détruits, de larges tuiles, des pierres sculptées, il m'avoua qu'il n'avait jamais fait attention à pareilles choses.

En revanche, il se montra expert en chevaux. Il critiqua le mien, ce qui n'était pas difficile ; puis il me parla longtemps du sien ; il était le fils d'un célèbre cheval d'Aranjuez, près de Cordoue. Il le disait très dur à la fatigue et il prétendit qu'une fois il avait fait avec lui, et rapidement, cent vingt kilomètres en un jour. Au milieu de sa phrase, l'inconnu s'arrêta brusquement, comme surpris et mécontent d'avoir trop parlé. Il reprit avec embarras :

— J'étais très pressé d'aller à Cordoue. Il fallait que je voie des juges pour un procès...

En parlant, il regardait mon guide Antonio, qui baissait les yeux.

L'ombre et la source me charmaient, et je me souvins de quelques tranches d'excellent jambon que mes amis de Montilla avaient mises dans le sac de mon guide.

Je les fis apporter, et j'invitai l'étranger à se servir. S'il n'avait pas fumé depuis longtemps, il me parut probable qu'il n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures au moins. Il mangeait comme un loup. Je pensai que ma rencontre avait été un heureux hasard pour ce malheureux.

Mon guide, cependant, mangeait peu, buvait encore moins, et ne parlait pas du tout. Il s'était pourtant montré un terrible bavard depuis le commencement du voyage. La présence de mon invité semblait le gêner, ils n'avaient pas confiance l'un dans l'autre. Je n'en devinais pas la raison.

Déjà les derniers morceaux de pain et de jambon avaient disparu ; nous avions fumé chacun un deuxième cigare ; je donnai l'ordre au guide de brider * nos chevaux, et j'allais dire au revoir à mon nouvel ami... C'est alors qu'il me demanda où je comptais passer la nuit.

Mon guide me fit un signe ; mais avant d'y avoir fait attention, j'avais répondu que j'allais à la *venta** del Cuervo, une auberge située plus haut dans la montagne.

— Mauvais endroit pour une personne comme vous.

monsieur... J'y vais, et, si vous me permettez de vous accompagner, nous irons ensemble.

— Très volontiers, dis-je.

Mon guide me fit un nouveau signe. J'y répondis en haussant * les épaules ; je voulais l'assurer ainsi que j'étais tout à fait tranquille, et nous partîmes.

Les signes mystérieux d'Antonio, son inquiétude, quelques mots échappés à l'inconnu, surtout sa course de cent vingt kilomètres et l'explication bizarre qu'il en avait donnée, m'avaient déjà fait comprendre le genre d'homme que j'avais rencontré. Je n'en doutai pas : c'était un contrebandier *. Mais qu'est-ce que cela pouvait me faire ? Je connaissais assez le caractère espagnol pour être sûr de n'avoir rien à craindre d'un homme qui avait mangé et fumé avec moi : sa présence même était une protection assurée contre tout autre mauvaise rencontre. D'ailleurs, j'étais très content de savoir ce que c'est qu'un brigand*. On n'en voit pas tous les jours, et il y a un certain charme à se trouver auprès d'un être dangereux, surtout quand on le sent doux et devenu familier.

J'espérais amener peu à peu l'inconnu à se confier, et, malgré les signes de mon guide, je mis la conversation sur les voleurs dans la montagne. Bien entendu, j'en parlais avec respect. Il y avait alors, en Andalousie, un bandit * célèbre nommé Fernando Maria. Son nom était dans toutes les bouches.